

— On dirait que tu n’as pas de mère ?

Cette interrogation de Marie m’indisposa. Où voulait-elle en venir ?

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Parce que, chaque fois que tu me parles de ton dimanche passé à Allevard, chez tes parents, tu ne parles que de ton père.

« De quoi se mêle-t-elle ? Où est le problème ? Un fils est proche de son père, c’est banal. Il s’identifie au père comme disent les psychologues. On ne va pas épiloguer sur cette évidence !... Il y a d’autres chats à fouetter en ce bas monde !... Elle m’agace avec sa question tordue ! »

— Que veux-tu que je te dise sur ma mère ? Elle est le plus souvent à la cuisine où elle a beaucoup à faire.

— Et ton père et toi, vous êtes où ?

— Au jardin ou dans la salle à manger.

— Après la corvée du ménage, elle vous rejoint ?

— Non, Pourquoi ?

Dans le début des années soixante dix, un dimanche par mois, je rendais visite à mes parents. Je sortais de Fontaine, contournais Grenoble par la rocade et, La Tronche dépassée, empruntais, jusqu’à Goncelin, l’autoroute A41. J’aimais ces trente kilomètres de ligne droite dans cette vallée du Grésivaudan où la chaîne de Belledonne, à ma

droite, dentelée, verdoyante au printemps, étincelante de blancheur en hiver, faisait face au massif de la Chartreuse, falaise grisâtre, imposante et austère. La chaîne de Belle-donne s'offrait au randonneur, au skieur. Le Massif de la Chartreuse les décourageait. Séduction d'un côté, rejet de l'autre.

À Goncelin je prenais la départementale 525 pour « monter à Alleverd. »

Ma voiture garée dans la petite cour attenante à la maison parentale, je retrouvais mon père dans son jardin. Je l'embrassais. Joues effleurées par mes lèvres, toujours un peu gêné par ce baiser entre mâles. Une petite voix me chuchotait à chaque fois : « on ne s'embrasse pas entre hommes ! » Allez savoir pourquoi ! Parfois, sa joue, mal rasée, râpait la mienne... Petit frisson inexplicable, vite réprimé.

Il me disait : « as-tu vu ta mère ? » - « Non, mais j'y vais » lui répondais-je. Question et réponse devenues, au fil des mois, rituelles.

Le plus souvent, je la retrouvais dans la cuisine, devant l'évier où elle lavait des légumes cueillis le matin même. À sa gauche, sur la gazinière, cuisait un morceau de viande. Un « bonjour maman », un baiser rapide sur la joue et je filais rejoindre mon père.

Nous parcourions alors les allées qui quadrillaient les quelques ares de terre cultivée. Il sollicitait mon regard et mon acquiescement en me montrant ses réussites et ses échecs. Ce fils près de lui, toujours d'accord bien sûr, lui permettait d'exprimer à haute voix ses méditations de jardinier. Il profitait de moi, me semblait-il, pour faire le point sur son travail, sa vie de retraité. Je ne mesurais pas, à l'époque, son énorme besoin de parler, de communiquer, de rattraper ce temps morne d'homme solitaire, trop pris par mes propres préoccupations.

« Regarde, la greffe n'a pas pris. Dommage ! » Sa main caressait le cerisier, effleurait le greffon mort. « Tu as vu

mes haricots ? Ils sont bientôt prêts à cueillir. Ils seront tendres car il a plu la semaine dernière ». Le plus souvent, il faisait son tour de jardin avec un outil. J'aimais sa façon de le saisir, de le tenir : l'outil prolongeait sa main, faisait corps avec lui. La maîtrise avec laquelle il le manipulait m'impressionnait, me renvoyait à des souvenirs d'enfant fasciné par ce père omniscient.

Nous déjeunions, regardions la télévision pendant que ma mère débarrassait la table et nous retournions au jardin. Je l'aidais parfois aux différents travaux qu'impose une propriété.

Durant les pauses, nous parlions. Souvent de son enfance orpheline, à Ebreuil, dans l'allier, de son père mort en mil neuf cent quinze, de sa mère morte l'année suivante, de ce grand-père maternel et de cette tante qui avaient trimé pour l'élever, de son refus d'aller, à douze ans, en sixième, parce qu'il voulait soulager ses deux vieux, de son regret de n'avoir pas fait d'études. Je l'écoutais distraitement, connaissant son histoire par cœur, me disant que Maupassant en aurait fait sûrement une Nouvelle, qu'elle aurait eu sa place parmi les dizaines que j'avais lues avec émotion, avec cette empathie pour ses personnages qui m'étonnait toujours.

Souvent, il évoquait des souvenirs de la Résistance et là, il était intarissable, fier d'avoir été du bon côté. Je n'échappais pas à sa conclusion radoteuse et désabusée : « en quarante, les résistants se comptaient sur les doigts de la main, en quarante cinq, ils se bousculaient, par milliers, dans les bureaux, pour les places et les honneurs ». Comme pour bien marquer son dégoût des hommes de cette époque, s'il avait un outil à la main, il le jetait au loin pour ponctuer son constat... Et pour mon père, jeter un outil !...

J'aimais parler avec lui. Un bonheur qui aurait pu être parfait si, au fond de mon être, ne s'était pas glissé un léger malaise que je ne m'expliquais pas. Ce malaise, je le

sentais bien présent, aussi, chez mon père. Pourquoi cette gêne réciproque ? Comment analyser cette timidité qui faisait fuir nos regards ? Se regarder, ne serait-ce pas la vérité de l'autre qui se révèle et notre vérité qu'il viole ? Et quand on est père et fils, toute révélation n'est-elle pas une menace ?

Donc, regard au loin pour lui, yeux baissés pour moi.

Par contre, dans le travail manuel, nous étions plus authentiques, plus vrais. Bêchage, récoltes, tuiles à remplacer sur le toit, bricolages multiples, tous ces travaux détruisaient un peu nos défenses, surtout les siennes. Le ton devenait un peu plus confidentiel : « tu sais Pierre, ma vie a été bien triste » - « Vous avez fait des études, c'est bien, vous serez plus heureux que moi » - « C'est dur d'élever cinq fils ». Moi, je redevais petit garçon, obéissant à ses consignes. Mon père ordonnait. J'exécutais la tâche... Heureux... Un bonheur retrouvé d'enfant faisant plaisir au père, et par là, conquérant son estime, je n'ose pas dire son amour.

Le travail terminé, il admirait le résultat et me disait : « c'est bien, Pierre » ou « on a fait du bon travail, Pierre ». C'était agréable à entendre. Une douceur qui me réchauffait le cœur. C'était sa façon de me dire : « je suis bien avec toi, Pierre ».

Mais ces mots tendres, entre père et fils, ça ne se dit pas !

A dix neuf heures, je retournais à Grenoble rejoindre Marie qui, elle aussi, revenait de chez ses parents.

— Parlons de ton père puisqu'il n'y a que lui qui compte !

Marie était face à moi, nue sur son lit, bien droite, ventre rentré, seins magnifiquement dressés, le regard tendrement ironique. J'étais nu moi aussi. Nous avons fait l'amour. Nous nous "cherchions" depuis quelques semaines. Mes prestations amoureuses tenaient plus de l'exploit sportif que du sexe. J'étais plein de cette naïveté masculine qui ne voit dans l'amour physique que la charge sexuelle, le nombre de coups de boutoir qu'il assène. Elle était solide, appréciait la force du bolide mais jouissait peu.

Elle revenait à son problème... Dans quel but ? Mieux me connaître ? Mieux m'aimer peut-être ? Bon argument pour justifier ce désir puéril de parler de mon père : sur lui, je me sentais intarissable.

— Par quoi veux-tu que je commence ?

— Par le début, tout simplement.

Je la regardai, l'estimai trop raide, trop étudiée. Ce corps trop droit me gênait. Je lui pris les épaules, l'invitai au relâchement. Elle se laissa aller, observa ses seins et son ventre, rougit, confuse :

— C'est comme ça que tu me veux ? Mais je ressemble à une guenon !

— C'est comme ça que je te veux.

Le début... Un couloir d'hôpital... Oui, c'est ce moment d'hospitalisation qui introduit mon père. Pas un service de gynécologie - les femmes de condition modeste, dans les années mil neuf trente, quarante, accouchaient chez elles - mais le service des urgences, pour moi, gravement malade :

— 1943, ça te rappelle quoi ?

— 1943... C'est le fascisme, la guerre, les atrocités dans toute l'Europe, le génocide juif...

—... Et moi, très malade, dans un hôpital.

Marie me fixa, étonnée.

— Imagine un petit garçon âgé de quatre ans dans le couloir d'un hôpital, brûlant de fièvre. Un médecin a diagnostiqué une appendicite. Il a fait mettre de la glace sur mon ventre en attendant l'opération. Un chirurgien passe, par hasard, dans ce couloir (je l'imagine épuisé), jette négligemment un regard sur moi, couché. Mon père est debout (je le vois grand, élancé, très digne... Va savoir pourquoi ?), la main sur mon front (j'insiste : une main protectrice sur mon front). Pourquoi le docteur s'arrête-t-il ? Que se passe-t-il dans la tête de cet homme en blanc. Il salue mon père, me regarde : « de quoi souffre-t-il, cet enfant ? » Mon père le renseigne. Échange banal qui aurait pu en rester là, le médecin retournant à ses occupations, mon père et moi attendant que la salle d'opération et l'autre chirurgien se libèrent. Quel signe ai-je lancé qui a retenu l'attention du chirurgien ? Il a écarté mon père, enlevé la glace et tâté mon ventre, comme ça, par curiosité, ou peut-être que mon souffle court l'a alerté. Il s'est redressé, a regardé mon père qui a certainement été impressionné par le visage sévère de cet inconnu : « votre fils n'a pas plus l'appendicite que moi, il a une broncho-pneumonie que la glace posée sur son ventre aggrave. C'est une maladie sérieuse ! L'opérer serait un crime, il ne survivrait pas ».

— Un peu surréaliste l'erreur de diagnostic du premier médecin !... Peu importe ! Tu as survécu, c'est l'essentiel... Heureusement pour moi.

Marie sourit. Le regard était tendre :

— Tu es solide, mon chéri, je l'avais remarqué.

— Tu parles comme mon père. Lui disait à mes frères : « Pierre, il a une solide constitution. Vous vous rendez compte ! Vaincre une broncho-pneumonie sans pénicilline, sans antibiotique ! »

La scène de la tablée familiale me revint en mémoire : le père trônant en bout de table, les cinq fils installés hiérarchiquement par rapport au père, les deux aînés à ses côtés, la mère le plus souvent debout, servant ses six hommes, mon père pour la énième fois racontant cette histoire. J'étais le seul à écouter. Je ne m'en lassais pas. J'attendais le « Pierre, il est costaud... Il n'y en a pas beaucoup qui s'en seraient sortis ! »

— Mais quelle imprudence as-tu fait pour te rendre malade à ce point.

— Je ne sais pas.

C'était faux, je savais.

J'avais découvert ce "secret" tardivement, au hasard de disputes conjugales : c'est ma mère qui aurait été à l'origine de ma maladie, très grave à l'époque. Elle m'aurait sorti sans me vêtir suffisamment, un soir, en plein hiver, folle de colère, après une dispute violente avec son mari. Parfois, dans ma tête, fulgure l'image bouleversante d'un petit garçon traîné par une mère pressée, parlant toute seule, ne se préoccupant pas de son petit bonhomme qui peine à la suivre, qui ne comprend rien à ce qui lui arrive, qu'une peur diffuse étreint...

Souvenir réel ?... Souvenir écran ?... Pourquoi cette mère marâtre ?

Bien entendu, à taire absolument !

— Tu es bien pensif mon chéri. C'est ce souvenir d'hôpital qui t'angoisse ?

Je l'étendis doucement sur le lit. Elle posa ma tête sur son ventre, caressa mes cheveux.

Cette paix, cette sérénité que Marie m'offrait, que je ne goûtais pas suffisamment, gêné par cette imbécile mentalité d'homme viril que le côté maternant de cette position indisposait.

Un homme ne se laisse pas attendrir comme ça !

C'est en janvier mil neuf cent soixante quatorze que j'ai connu Marie. Au départ, une banale histoire de coucherie. Un bal avec les copains, tous célibataires comme moi, fiers de l'être, la trentaine passée.

Nous avons salué comme il se doit, en bons phallocrates, les lois Neuwirth de 1967, l'avènement de la pilule contraceptive : à nous les femmes libérées ! Nous plaignions les maris. Nous avons un avenir de baisés devant nous.

Marie était libre. Je l'ai, comme nous le disions entre nous, "emballée".

Des quelques heures passées avec Marie le premier soir, je n'ai pas retenu grand chose : relation sexuelle banale, sans grand plaisir, trop occupé que j'étais à jouer ce rôle de mâle, stéréotypé, que je m'étais fabriqué au hasard de lectures, de films et d'expériences trop vite terminées. Je n'avais jamais connu de relations suivies qui m'auraient fait découvrir un peu mieux la femme, établir ce lien entre amour et sexualité. J'étais un baiseur, bêtement fier de l'être.

J'avais cependant eu, ce soir de bal, au moment où je l'avais enlacée pour danser, une émotion que, dans un premier temps, j'avais refusé de reconnaître. Pourquoi ?... Difficile à expliquer. Au moment où nos corps s'étaient rapprochés et durant toute la danse, je m'étais senti, pour la première fois, "rempli". Pas d'autre mot pour exprimer ce sentiment de plénitude, cette impression d'ajustement

des corps, comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre. Je m'étais défendu en ironisant sur "les deux moitiés d'orange" des midinettes mais ce corps de femme qui se moulait si bien au mien m'avait bouleversé.

J'ai attendu quelques jours avant de la rappeler. Elle m'a invité un midi, m'a fait un bon petit repas et nous avons fait l'amour. Là encore, pas de souvenir précis... Donc, banalité du rapport.

J'ai pris l'habitude de la rejoindre dans son petit deux pièces, boulevard Gambetta, un jour dans la semaine, puis deux, puis trois, le midi ou le soir. On déjeunait ou dînait. Cuisine souvent médiocre de femme peu motivée par les corvées ménagères, restes d'étudiante qui est au-dessus de tout ça. Puis on baisait... Au début rien à dire... Et on parlait... Beaucoup !... C'est bavard, un homme, au lit. Et comme elle savait écouter, je me suis mis à lui parler de mon travail, de mes copains, et de mes visites familiales du dimanche, jusqu'à ce « tu n'as donc pas de mère ! » qui m'a renvoyé à ce père et à moi, porteur de ce père...

... Et qui l'a intriguée au point de faire de ce déballage, un rituel pré ou post-coïtal.

Marie était d'origine bourgeoise. J'étais d'origine modeste.

Mon père était receveur des postes dans une petite ville alpine. Fonction honorable mais trop peu rémunérée. Pour nourrir sept personnes, il lui fallait donc associer à son travail professionnel, le jardinage, l'élevage de poules et de lapins, le bûcheronnage pour se chauffer et cuisiner. Son expérience d'ouvrier agricole et la présence de cinq fils l'aidaient à assumer toutes ces tâches.

Le père de Marie était propriétaire de plusieurs agences immobilières à Grenoble. Marie dirigeait l'une d'entre elles, près de son domicile. Elle courait de rendez-vous en rendez-vous pour rentabiliser son commerce. Elle s'impliquait peu dans ce travail, regrettait sa vocation d'adolescente : être psychologue.

J'étais professeur de physique au lycée Champollion, en plein centre de cette capitale dauphinoise, logeait à Fontaine, cité ouvrière communiste, où j'avais tous mes camarades.

Il me semblait, au début, que tout me séparait de cette fille, que nos deux éducations si différentes interdisaient toute empathie. En fait, la citadine bourgeoise impressionnait le paysan descendu de ses montagnes.

Marie n'avait pas ce genre de préoccupation. Elle était tendrement curieuse de moi. Pour elle, l'habit social n'avait pas grande importance. Et comme le plus souvent nous étions nus...

Nos peaux n'avaient que faire des luttes de classes !